

RÉGINE DETAMBEL

Le chaste monde

roman

ACTES SUD

*au Cosmos d'Alexander von Humboldt
aux Amériques de Blaise Cendrars
aux Grandes Plaines de Cormac McCarthy*

mes mappemondes

*à Nicolas Bouvier
aux clochards si hautement terrestres
de Jack Kerouac*

mes cartographes

Tôt ou tard viendra une ère de camaraderie sexuelle où le garçon et la fille considéreront avec un parfait accord dans l'étonnement un tas de vieux ressorts cassés qui auront été un jour l'homme et la femme!

ROBERT MUSIL

I

Né beaucoup trop tôt, quand Berlin n'est encore qu'une toute jeune capitale, terriblement rurale, sans grâce ni légitimité, juste une friche en comparaison du Munich des Wittelsbach, du Stuttgart des Wurtemberg, du Düsseldorf des ducs de Berg à rouflaquettes, insensés et richissimes.

Né dans une Prusse étroite, à plus d'un siècle de l'éruption qui changera la donne. Des studios électriques de *L'Ange bleu* au tourbillon de lumière de l'Alexander Platz, Berlin va devenir une ville insaisissable, un paradis où il n'y aura plus de censure, une aire de liberté illimitée. Inutile de rembarquer sur une caravelle pour singer les conquistadores, *L'Eldorado* est désormais le nom d'une salle où l'on applaudit chaque soir les plus beaux travestis de la planète. Sans compter les bals mouvementés, le *Kleist Casino* tout illuminé des soutiens-gorges à paillettes de ses danseuses du ventre, le café *Mon Bijou*, exclusivement pour les garçons baignés de fièvre, ou encore le *Dorian Gray*, et la liste est sans fin parce que Berlin refuse de dormir. Plus rien n'a vraiment d'importance, les garçons ressemblent à des femmes vicieuses et les filles paradent en costume trois pièces. On fêtera dans des mètres cubes de champagne et

du gâteau à la meringue l'inauguration du premier institut de sexologie au monde, présidé par le tumultueux docteur Hirschfeld.

Les garçons, c'est pas une maladie. Demande au jazz, demande aux nègres et aux partouzes. Et même Hitler a l'air d'une folle perdue.

Tant pis s'il est né dans une province racornie, Axel ne sera pas le seul vert rameau d'Europe à vouloir malgré tout se dresser dans la lumière, car ils sont quelques-uns, de très haute extrace, à voir le jour cette même année où Bougainville a levé l'ancre pour aller observer au ciel de Pondichéry les frasques de Vénus. Parmi ceux qui se sont présentés en 1769 dans les starting-blocks, sur un coup de tête ou par réelle admiration pour la Vie, notez Chateaubriand, Bonaparte, Cuvier, déjà de mauvaise humeur et prêts à en découdre, tous aussi bosseurs, tous aussi sérieux, avec les plis verticaux autour de la bouche des hommes qui ne sourient pas beaucoup, tous trois dingues de Louisiane, sans doute une inclination des astres, et pour des raisons aussi diversement éblouissantes que la longue chevelure de la vierge Atala, quinze millions de dollars de bénéfice ou des fossiles de céta-cés antédiluviens dans les bayous... Le même rêve en guise de rempart contre la solitude de la jeunesse.

Comme François-René, Axel ira aux Amériques sur un bateau chargé de malles et de cantines en se promettant de ne jamais rentrer, comme Cuvier il transportera partout ses ustensiles et ses bocaux, du Muséum d'Histoire naturelle aux bivouacs les plus précaires dressés sous les cris des singes, méditant les fossiles à la loupe, depuis la gerboise de Montmartre jusqu'aux mammouths de Sibérie, rêvant de rapporter du long tunnel de la jungle équatoriale

un herbier de six mille espèces, dont près de quatre mille jamais décrites, portant encore dans leurs fibres l'odeur poisseuse de l'Orénoque.

Pour l'instant, Axel est un adolescent robuste, cheveux blonds aux épaules, pommadés et soigneusement partagés en deux par une raie impeccable, parfum à la mode, la bouche très charnue. Sa mâchoire, ses épaules sont celles d'un taureau nerveux, mais les fines attaches des poignets, le dessin du menton, les oreilles petites indiquent que l'ensemble est plus ambigu qu'il n'y paraît. En effet, au pied du dragonnier, immense et ancestral, du jardin botanique de Berlin, dans la serre qui rayonne comme un poêle rougeoyant, Axel et un petit pépiniériste sont ponctuels à leur premier rendez-vous, au plus fort de l'hiver 1783, les cheveux propres et brillants, la gorge nouée.

Leurs premiers gestes, hésitants, aboutissent seulement à des baisers sanglants comme des transfusions, chacun s'étant convaincu rageusement que l'autre ne l'aimera pas et détestera voir nus ses testicules qui ne sont même pas tout à fait descendus, et les petits poils sympathiquement frisottés sur ses fesses.

La peur a séché la bouche d'Axel. Le pénis qui frappe son palais est doux et acide. Il commence à sentir les pulsations. Ses genoux nus contre le sol humide lui font mal. Il prend la main molle et pendante du garçon et entrelace leurs doigts, levant les yeux à la recherche d'un regard, mais les paupières de l'autre restent closes, crispées, et son visage vide d'expression. Il souffle rythmiquement sur l'épaule d'Axel, les anneaux de sa trachée ondulent, il sent la sève des citronniers qu'il vient de tailler.

Après, le jardinier saute par-dessus la clôture. Il pisse un cercle brun sur le sable et disparaît. Axel court jusqu'à la tache. Il va jusqu'à gratter un peu le sable. Le porter à ses lèvres. Ça craque sous la dent, c'est bon, ça va lui rendre la santé.

Chaque matin, le démon de la botanique le fait se lever tôt. Carillon des sabots ferrés, carrosse aux grincements de ferraille plus doux que les jacassements de ces perroquets jaunes que La Condamine rapporta du Brésil. Et de nouveau le grand souffle d'air sur le sexe brûlant, dans la serre à l'odeur génitale et toute fraîche. Avec l'apprenti jardinier ou avec un autre gardien. Avec des garçons qu'il paie ou non, qui empochent l'argent sans regarder combien, élégants et brouillons à la fois. Peut-être bien qu'ils font ça par amour.

Il fait doux dans la serre qui protège les arbres précieux contre l'hiver continental. Derrière la vitre, des barques sur la Spree, loin, gardées par des chiens, dans la brume. Le jour baisse, Axel ignore l'heure, il ferme les yeux. Dehors s'agitent les fûts des épicéas dressés à quarante mètres. Au même rythme Axel promène ses ongles, en rêve, contre des fesses et des cuisses musclées, sur tout le corps et sur le membre, il prend ce membre entre ses lèvres, ça le fait rougir, même en rêve.

Maintenant, accroupi dans la serre à l'odeur de paille humide et de semence poisseuse, il dessine le dragonnier des Canaries, ce palmier d'une longévité exceptionnelle, au feuillage étrange, son arbre préféré, il aime son allure de grand parasol prisonnier. Une résine carmin s'écoule de ses blessures, qu'on

appelle sang-dragon. Jadis on l'avait transplanté dans une vieille tour, à l'abri du vent glacé, un bouquet dans un chapeau démesuré, moulé dans sa muraille, moins étranglé toutefois que le pauvre Axel pris dans les hautes parois du château de Regel, malheureux de son mal impossible à confier.

Le dragonnier, c'est l'arbre de la liberté pour Axel. Il ne l'oubliera jamais. Un beau jour, poussé par le fracas du vent, il commencera son long voyage équatorial par Tenerife, dans les Canaries, une île de rêve où l'on nourrit les cochons avec des abricots superbes, où l'on vénère un dragonnier d'une circonférence de quatorze mètres, qui a peut-être cinq mille ans. Parce qu'Axel sait déjà qu'il foutra le camp d'ici, que sa chambre au château de Regel ne lui servira plus que de dépotoir, il n'y viendra qu'entre deux frégates, entre deux traîneaux, pour vider ses malles ou abandonner un homme ou consulter un atlas.

Et toujours il en repartirait au plus vite, le cœur et les mains libres.

En attendant, les récits de voyage défoncent ses poches. Tout l'été passé dans sa tanière de chèvre-feuille au fond du parc de Regel avec La Condamine, à se laisser porter par le fleuve Amazone jusqu'au mascaret de son embouchure. Avec Bougainville autour du monde. *La Boudeuse* avait mouillé à Tahiti en avril 1768, on était convaincu depuis que le bonheur naturel existe quelque part, très loin de Berlin. Ivre de leurs expéditions, Axel a déjà la certitude qu'eux seuls sont allés jusqu'au bout, qu'ils ont su tirer de leurs épuisants voyages la conclusion juste de leur amour contrarié, de leur esprit fêlé ou de leur obsession de gloire. On ignore toujours les raisons exactes des héros.

Cette fois, un jeune gardien emmène Axel dans un bureau glacial, avec une unique fenêtre étroite donnant sur un rempart de magnolias. Peu de choses dans cette pièce, à part une chaise endommagée, une petite table avec une poire à poudre et deux gamelles sales, en fer-blanc. Le gardien porte une moustache. Il est violent. Ses cuisses et ses fesses n'ont pas de marque de bronzage, sa peau est naturellement aussi sombre que ça. Il y a un peu de sang. Axel a l'impression de mourir.

Mieux vaut te rincer avant de rentrer, dit le gardien.

Fracas métallique du seau renversé dans l'évier de pierre. Un peu plus tard, les souliers trempés, Axel jaillit du brouillard sur une allée de briques soulevées par les racines d'un cèdre et franchit la grille vert et or en titubant. Un cocher en livrée referme sur lui la portière de la voiture noire, ornée d'un écusson doré. Les chevaux frémissent, leurs muscles se contractent sous la robe mouillée. Puis va-et-vient des épaules du cocher, de son dos avachi dans le néant froid et gris. Durant presque tout le temps du retour, le dos appuyé contre la portière brinquebalante, Axel sentira un petit point douloureux à l'intérieur de lui-même, là où le gardien s'est brutalement introduit.

Les sabots sonnent. Les chevaux le portent à travers une campagne horriblement paisible de petits vergers cultivés, de labours sans vie, traversés de corbeaux brillants comme des bijoux de verre. Immédiatement après la boucle de la rivière et le dernier pont sur l'eau trouble, les hautes fenêtres du château de Regel dominant l'allée sablonneuse où la calèche s'est engagée. Sur le perron, des jardinières pleines

de feuilles noircies, en décomposition. Dans la fontaine muette, les dauphins en ciment sont couverts de rouille. Tous les brins de la pelouse ont gelé en pipettes de glace.

Deux palefreniers se précipitent.

Arrêtez, faites demi-tour, je vous en prie, ramenez-moi là-bas, au jardin, j'ai oublié mon carnet de croquis.

Le cocher dévisage son passager d'un œil opaque. Le poing sur la poitrine, haletant, Axel contracte les mâchoires. Un seul mot de sa mère suffirait à clouer le garçon mais Elizabeth von Kemp ne se montrera pas. La nuit est sur le point de tomber et elle caracole encore dans une partie de chasse, sa belle tenue d'amazone éclaboussée de la matière blanchâtre d'une cervelle de chevreuil. Très loin on entend les cors et les gémissements de ses chiens impatients.

Le cocher indécis tapote ses mains gantées l'une contre l'autre. Il pense ce que tous les domestiques du château de Regel sont en train de penser : il y a un débile mental dans toutes les vieilles familles, certains ne savent ni lire ni écrire, d'autres ne résistent pas au charme des tailleurs de haies.

Enfin il prend le parti de tourner le dos à l'immense façade pour suivre docilement le mince doigt tendu en direction du jardin botanique de Berlin où se dressent des épicéas plus hauts que les mâts du *Résolution* de James Cook, leur végétation de plein vent, leur érection terrible.

Le télescope de Herschel a visé Uranus, qu'on avait pris d'abord pour une curieuse étoile plutôt floue. La Pérouse se prépare à partir. Au lieu de ça, la calèche armoriée du château de Regel doit se contenter

d'abattre chaque jour les vingt-cinq kilomètres qui séparent Axel de son dragonnier érotique.

Vingt-cinq kilomètres c'est déjà un petit morceau de méridien.

Pour le reste, il faudra encore patienter. Jusqu'au très méditerranéen Napoléon d'Iéna, le *Dracaena draco* du jardin botanique de Berlin, avec ses feuilles multimillénaires en forme de sabre, sera vraiment la chose la plus exotique de Prusse.